



Immortalisés depuis les années 2000, les clichés sélectionnés dans «Kunst, weisch» représentent la diversité des styles.

Tina Uhlmann

L'histoire qui colore les murs

Graffitis L'art des rues fait l'objet d'un ouvrage aux éditions Sage und Schreibe. Entre Bâle et Berne, on y retrouve les œuvres de la cité seelandaise, pionnière dans la culture du graffiti.

Maeva Pleines

Tina Uhlmann préfère laisser les images parler d'elles-mêmes. La journaliste bernoise publie un livre d'art, ou plutôt de street art, aux éditions Sage und Schreibe. «Kunst, weisch» documente la diversité des graffitis à Bienne, à Bâle et dans la capitale à travers plusieurs centaines de photos de façades, panneaux ou routes bariolées.

«Les graffitis me fascinent depuis ma jeunesse à Zurich, dans les années 1980. A l'époque, il ne s'agissait pas encore d'inscriptions aussi élaborées que celles qui rendent les villes plus colorées et plus intéressantes aujourd'hui. On trouvait surtout des slogans politiques, tagués très simplement à la peinture noire», retrace l'autrice.

Certaines choses n'ont toutefois pas changé. On retrouve encore des messages d'activistes distillés dans les rues seelandaises. «Autrefois, il était déjà question de la Palestine, de l'armement nucléaire pendant la guerre froide, des centrales nucléaires ou encore des mouvements de jeunesse.» Désormais, on retrouve aussi des collages féministes, comme le message «On ne peut plus rien dire, pourtant qu'est-ce qu'on vous entend», sélectionné par Tina Uhlmann parmi ses clichés de Bienne.

A travers ses images, la photographe soulève la question de savoir à qui revient l'espace public. Selon elle, les artistes de rue répondent eux-mêmes: il appartient à ceux qui s'en emparent.

«L'art de rue illégal est passé de la périphérie au centre», lance la journaliste. Cela vaut tant pour la ville que pour la société. En effet, le graffiti a évolué d'un acte rebelle, systématiquement illicite, à des commandes légales, parfois même de la part de grandes entreprises comme Energie Service Biel/Bienne (ESB). «L'esthétique de la culture street art marque actuellement le graphisme, le design et la mode», souligne Tina Uhlmann.

Pas besoin de mots

Cette réflexion se mène entre les lignes, car le seul texte figurant dans l'ouvrage est une interview bilingue de RosyOne, artiste biennoise et une des rares Suissesses dont la réputation rayonne à l'international. «Je l'ai choisie car j'aime beaucoup son style old school, ses personnages rigolos. C'était important pour moi de donner la parole à une des personnalités qui composent cette riche culture, d'autant plus que je ne pouvais pas citer les noms des artistes, qui agissent souvent illégalement, afin de protéger leur identité. Pour finir, le point de vue d'une grapheuse, dans cet univers majoritairement masculin, m'intéresse particulièrement», motive l'autrice.

En bonne journaliste, celle-ci avait initialement préparé des textes pour accompagner ses illustrations. «Mais plus je photographiais, plus ma réticence à «expliquer» les images augmentait, car les graffitis passent

“**Le graffiti et la nature ont quelque chose en commun, c'est la vie qui se réapproprie les surfaces et les lieux morts.**”

RosyOne
Graffeuse biennoise

des messages, ils parlent d'eux-même.»

Les photos présentées s'étalent sur une vingtaine d'années. La Bernoise s'est bien confrontée à l'adage d'André Gide, selon qui «choisir c'est renoncer». Il a, en effet, fallu garder environ 100 photos par ville, dans un portfolio de quelque 10'000 images. «Je voulais montrer la plus grande diversité de styles possible. En partant de quelques clichés clés, j'en ai ensuite sélectionné d'autres par association, avec l'objectif de faire passer un message par leur combinaison ou leur juxtaposition.»

Les trois villes choisies montrent aussi la diversité du street art en Suisse. Bienne se distingue en tant que pionnière dans le domaine. «Je trouve cette ville particulièrement captivante et indépendante. Il y a là au moins deux équipes qui proposent un style que l'on ne voit nulle part ailleurs», observe Tina Uhlmann. Elle cite des lettrages abstraits ainsi que des écritures d'inspiration arabe – «c'est intéressant, car l'histoire du graffiti est très occidentale, avec ses origines new-yorkaises».

A Berne, le spray s'est aussi largement répandu. Les voyageurs venant de Bienne peuvent constater les évolutions graphiques de la Reithalle, à l'arrivée du train. «Là-bas, le spray est presque un sport de masse. Tous les niveaux coexistent. Je trouve les graffitis dilettantes particulièrement frais et courageux», note la photographe. Et de préciser que, dans la capitale, les artistes de rues sont aussi poursuivis et punis avec une sévérité particulière. «On remarque le statut de patrimoine culturel mondial de l'Unesco et de ville fédérale, où l'on souhaite des façades propres.»

Finalement, Bâle représente la ville suisse internationalement reconnue pour les œuvres qui se déclinent sur la «Line» qui longe les lignes ferroviaires – où certains tagueurs ont risqué leur vie pour apposer leur marque. Le niveau y est ainsi élevé et la pratique est rentabilisée à des fins touristiques.

Le livre «Kunst, weisch» se soucie d'ailleurs des touristes potentiels en incluant un plan de chaque ville avec leurs lieux clés. Les plus motivés pourront ainsi comparer les pratiques et constater que le Röstigraben n'a pas de prise sur l'art urbain. «Leur créativité unit les sprayeurs et

sprayeuses et ouvre l'espace de jeu au-delà de leur propre espace linguistique», comme le dit Tina Uhlmann. Ou encore: «Le graffiti et la nature ont quelque chose en commun, c'est la vie qui se réapproprie les surfaces et les lieux morts», selon les termes de RosyOne.



Tina Uhlmann préfère laisser les images parler d'elles-mêmes.

100